

DOCTEUR LEGRAIN

---

*A quoi servent  
les enfants ?*



Prix : 0.60

---

(Juin 1932)

SUPPLÉMENT AU N° 2 DE "CONTROVERSE"

Cahiers libres d'études sociales  
publiés sous la direction de  
Simonne LARCHER et Louis LOUVET

19, Rue de l'Atlas, 19

PARIS-19<sup>e</sup>

## **A quoi servent les enfants ?**

Sténographie de la conférence faite  
le 18 mars 1931 aux *Causeries Populaires*  
à Paris, Salle du Théâtre,  
10, rue de Lancry

---

Je me permettrai de rappeler l'occasion qui a valu à ce problème de l'enfant, toujours si vibrant, d'être posé ce soir devant nos consciences.

Je fais allusion à un procès récent au cours duquel j'ai été appelé à donner un témoignage de sympathie à la barre de la correctionnelle à M. Montehus, artiste bien connu. Il était poursuivi pour un acte qui dans la pensée du ministère public constituait une atteinte à l'ordre établi, ce qui n'est pas contestable. Mais on accusait l'auteur de la pièce visée et qui a obtenu un gros succès de faire de la propagande pour l'avortement. — C'étaient les termes mêmes de l'accusation.

J'ai commencé par dire à la barre que j'ignorais totalement l'œuvre pour-

suivie, que je ne l'avais pas lue et que je me placerais seulement sur le terrain général de la liberté humaine et de l'eugénisme, c'est-à-dire sur un terrain où se rencontrent tous les hommes qui pensent et qui ont un souci permanent de la santé individuelle et publique, des hommes qui croient encore à la possibilité de l'évolution raciale dans un sens meilleur pour l'humanité comme pour l'individu lui-même qui a bien le droit de caresser des rêves généreux dans le cours de sa vie.

C'est une nécessité d'ordre social en vertu de laquelle je me suis placé sur le terrain exclusif de l'eugénisme.

J'ai été surpris d'apprendre que l'auteur poursuivi avait été condamné. Quoique d'une façon très légère, il n'en n'était pas moins condamné — pour le principe. — J'avais été frappé à la barre d'avoir reçu un accueil des plus favorables, — j'avais noté avec plaisir l'approbation, qui me semblait incontestable, des juges et même du Procureur de la République. Je me plaçais sur un terrain humain, très élevé ; terrain que l'on doit envisager à une époque où les êtres humains passent le meilleur de leur temps à s'entrechoquer et à s'entredétruire. Nos enfants sont alors voués à des avenir incertains et, je pense que les pères et les mères ont le droit de chérir par avance leur enfant assez pour le priver du droit de naître, s'ils aperçoivent que dans le cours de sa vie, celui à qui ils auront voulu donner le meilleur d'eux-mêmes est fata-

lement destiné à souffrir ou à mourir misérablement.

L'homme est, d'autre part, tenu par la nature, en se plaçant sur le terrain moral, où tous les hommes de cœur cherchent un horizon meilleur, de faire progresser la race dans des conditions normales. Il n'a pas le droit de passer à ses enfants des facteurs de déchéance, des éléments de misère.

Ces tares sont de deux ordres : d'ordre hygiénique ou pathologique, et d'ordre social.

L'individu qui donne la vie sans se préoccuper de la santé de son enfant au lendemain de sa naissance est un criminel. Nous n'avons pas le droit de semer des tares qui nous auront été révélées au cours de notre vie. Que nous les supportions et que même nous en mourions, cela est notre affaire, mais nous n'avons pas le droit de les disséminer sur la planète au détriment des innocents. Notre conscience le réproouve.

La science toute nouvelle dont j'ai prononcé le nom, l'eugénisme, n'a plus besoin d'être justifiée. A l'heure actuelle, un nombre considérable d'enfants naissent hérédosyphilitiques, tuberculeux, alcooliques (hérédos en dit assez long). Personne ne saurait avoir la liberté de lancer dans la circulation de tels êtres tarés. Notre devoir, quel que soit le mode employé pour l'accomplir, est de progresser dans le sens de l'eugénisme. C'est la thèse qu'avait soutenue Montehus.

L'issue du procès a simplement prouvé qu'autre chose est convaincre, autre chose est réaliser. La justice n'est nullement l'équité ; elle a voulu donner raison aux réclamistes de la morale officielle à la Loi frappant, poursuivant le citoyen qui conseille ou encourage l'avortement.

Je ne sache pas que l'auteur poursuivi ait pensé à autre chose qu'à l'eugénisme et il n'a pas plaidé la cause de la femme qui, libre de son corps, se soumettrait, quand cela lui ferait plaisir, aux attouchements libérateurs du chirurgien pour se débarrasser sans phrase d'un produit qui a cessé de plaire bien qu'il ait été reçu de propos délibéré.

Tout autre est le cas de la femme maîtresse de son corps qui, avant d'accoucher, au cours de sa grossesse, s'aperçoit que le produit qu'elle va mettre au monde sera un enfant taré par elle-même ou qu'il l'aura été par un père syphilitique ou tuberculeux. Lorsque l'auteur estime qu'il est légitime, qu'il est logique tout au moins que la mère désire voir disparaître un tel produit, peut-on l'en blâmer ? Et si la mère elle-même qui, par avance, a voué à son enfant le meilleur d'elle-même, n'ignore pas qu'il est destiné à la souffrance par son hérédité, souhaite ardemment de l'éviter ; si elle a le courage de se sacrifier et de se soumettre au geste sauveteur qu'une loi devrait autoriser, peut-on l'en blâmer ? Elle aimera mieux ne point procréer dans d'aussi déplorables

conditions. Je suis bien sûr que les citoyens qui ont entendu ma déposition ont été d'accord avec ma pensée, s'ils ne l'étaient pas avec la loi écrite.

C'est ce qui me permettra de dire ce soir, uniquement pour prendre une attitude, que tant que les lois qui nous régiront tiendront la logique en échec, nous aurons le droit de le signaler et de préparer des temps meilleurs.



Ce préambule, malgré sa longueur nécessaire et voulue, m'amène au sujet de cette conférence, car nous y trouverons des facteurs de *cacogenisme* que tout le monde déplore : *A quoi servent les enfants ?* C'est une question que tout couple humain a le droit et le devoir de se poser. Mettre un enfant au monde, c'est assumer des responsabilités, de lourdes responsabilités.

En quoi l'enfant peut-il intéresser, le père, la mère ou le couple. Cet enfant est intéressant de 2 façons, la première du point de vue *individuel*, la deuxième du point de vue *social*. Ce sont les deux points que j'examinerai rapidement ce soir.

Au point de vue *individuel* l'enfant, c'est le fruit ou ce doit être le fruit de l'amour heureux. L'enfant qui naît comme par hasard parce que deux êtres se sont accouplés en proie à des besoins incoercibles, accidentels, n'est

pas le produit de l'amour. Il ne sera que le résultat d'une pratique animale qui ne sépare point l'homme de la bête. L'amour comprend deux ordres de faits : d'une part, des satisfactions simplement organiques ; d'autre part, la suprême volupté, c'est-à-dire la finalité même de la procréation qui est la transmission de la vie à travers les générations.

Je sais bien que nombre de gens « affranchis » prétendent que l'avenir des générations leur importe peu. Ils jouissent et cueillent les jours sans autre préoccupation.

Si le chien, le perroquet, tous les autres animaux pouvaient parler, ils tiendraient le même langage : jouissons ; nous n'avons que faire du lendemain. La finalité humaine, sociale ne préoccupe pas la bête. Mais l'homme qui s'est élevé au-dessus de l'animal, qui vit au sein d'une société non libre, obéissant aux lois que supporte malgré tout la collectivité, ne peut raisonner de façon aussi rudimentaire et ne saurait se désintéresser des chaînons successifs dont il fait partie lui-même. Car, il est des responsabilités collectives, comme il en est d'individuelles : l'espèce a une finalité dont l'essentielle est l'obligation de se défendre. Avons-nous le moyen de nous abstraire de ce qui nous a donné la vie ; avons-nous le droit d'abandonner cette part de charges que la nature nous a déferée ? Je ne le crois pas.

Nous devons progresser parce que progresser c'est se défendre mieux...

Nous devons faire des enfants en opérateurs conscients des droits et des devoirs humains. Nous devons créer sciemment, volontairement parce que tout ce qui est livré au hasard dans ce domaine est pétri de dangers et accroît notre responsabilité. L'amour échangé par deux êtres qui s'aiment mérite des considérations d'un ordre extrêmement élevé qui toutes convergent du côté de l'enfant. L'enfant ne m'a jamais trouvé indifférent. Je l'ai beaucoup aimé. Pourquoi ? Simplement parce que j'ai envisagé en lui et par lui des satisfactions morales, intellectuelles en dehors et au-dessus des satisfactions d'ordre sensuel. Dans cet acte qui nous guide vers la procréation se précisent des joies que notre imagination se complait à multiplier. Je vois dans mes enfants la propre continuation de mes pensées. J'entrevois dans l'éducation de ces petits êtres le don d'une vie pure, physiquement et moralement. J'y vois le support prolongé des principes que j'ai défendus avec une énergie persévérante. J'y tiens, et je suis convaincu que vous qui êtes des idéalistes, vous tenez aussi à vos idées ; vous concevrez leur triomphe un beau jour. Les êtres humains ont entre eux des points d'union. Ils sont portés à vouloir des réalisations qui s'échelonnent sur des milliers de générations. S'interdire toute espérance, c'est se vouer à l'inertie. Les attaches entre les pères et les fils sont des plus étroites et quand on procrée il est bon de le faire dans la pensée que l'on confie à ses enfants la belle

mission d'atteindre des buts qu'on a poursuivis soi-même toute sa vie. A moins qu'on ne tienne à se rapprocher de la nature animale. Mais, si l'homme a une vie intellectuelle et morale, il désire voir cette vie se perpétuer. Voilà l'idéal. La pensée qui gît au fond de l'âme des parents qui songent dans l'amour à autre chose qu'aux jouissances matérielles, elle est tout un monde ; elle représente une forte dépense d'affectivité.

Elle germe, pour la mère, dès sa grossesse ; elle se poursuit ultérieurement dans la prime éducation de l'être issu d'elle-même. Elle veut fermement développer ce petit être dans les sentiments qui l'ont animée elle-même et ces sentiments, aussi élevés que possible, sont ceux-là même qui auront fait désirer transmettre la vie à d'autres êtres.



Le couple ? Quel sera son désir dans la naissance de l'enfant ? Précisément le vœu de se resserrer un peu plus. L'enfant est le trait d'union, le condensé en quelque sorte des aspirations affectives et intellectuelles, des penchants, des états passionnels nobles et généreux qui doivent germer, au détriment de tous autres, chez tout individu désireux et capable de se sélectionner. L'enfant héritera de ces tendances maternelles qui constituent autant de facteurs de progrès.

Telles sont les raisons puissantes pour lesquelles l'enfant intéresse les êtres humains.

L'enfant, c'est nous-mêmes dans le temps ; c'est notre prolongement, notre successeur moral et matériel et nous lui devons le respect avant la lettre. C'est ainsi que nous devons nous comporter idéalement, car c'est le vœu de la nature.

Il n'est pas un couple animal quelque peu élevé en organisation, qui convoite de supprimer l'être qu'il a animé. L'homme n'y est conduit que par des circonstances extérieures et toujours indépendantes de sa volonté. Car si cette résolution était délibérée, elle serait monstrueuse. J'insisterai, plus loin, sur la plus grave de ces circonstances.

Si un être humain prononce, par avance, la condamnation de l'être auquel il voudrait donner la vie, cela ne peut être qu'au prix d'un sacrifice énorme et douloureux. Quand un père et une mère se résoudront à l'avortement, le jour où la loi l'autorisera dans des conditions très précises et dans un but de défense de la race, soyez convaincus qu'ils ne le feront que la mort dans l'âme. On ne peut s'imaginer à quel point l'on est attaché à ce petit être que l'on sent si bien être un morceau de soi-même. Dans les asiles d'aliénés, où j'ai eu sous les yeux des centaines de fils, de filles issus de parents tarés, savez-vous ce qui m'a le plus stupéfié

C'est que des enfants idiots, complètement idiots étaient déclarés avec emphase par des mères que leur amour aveuglait, des êtres intelligents, pour lesquels elles avaient une béate admiration. Elles me disaient : je le guérirai et je n'avais pas le courage de les décevoir tant, chez elles, l'amour débordait. Quel que soit le mal qui pèse sur l'enfant, la mère l'aime. Elle l'aime davantage s'il souffre ou s'il est infirme. C'est une loi extraordinaire, une loi de nature impérieuse, protectrice de l'espèce ; la mère, par ses soins, rétablit autant qu'elle le peut, l'équilibre compromis par la maladie. Si je cite ce cas, c'est pour vous montrer avec quelle intensité, les géniteurs sont normalement attachés à leur rejeton, comme ils le seraient à eux-mêmes. Ils défendent leur propre substance. Et l'on peut en déduire que il est légitime de se préoccuper du lendemain et du sort qui lui est réservé soit dans le milieu familial, soit dans le milieu social.

Eh bien, le couple humain n'a-t-il pas le devoir très légitime de se demander : Dans quelles conditions naîtront ces enfants, quelles seront les possibilités de les élever convenablement, quelles sont les prévisions adoptées par la société pour aider ou suppléer les parents involontairement défailants ? En un mot, l'enfant rêvé pourra-t-il faire sa place au soleil et jouir comme c'est son droit de sa part du banquet de la vie ? C'est la critique d'ordre général que l'on peut adresser

à ces honorables citoyens que semble seule préoccuper la surnatalité, pour des fins métaphysiques ou abstraites que comprennent mal les principaux intéressés. Certains concepts patriotiques que l'on peut raisonnablement ne point partager s'accrochent un peu trop aisément du ménage organisé comme une lapinière, passez-moi cette expression vulgaire, mais qui, dans sa matérialité, définit fort bien une situation. Croître sans compter soi-même pour les besoins de la collectivité, je ne saurais l'admettre au nom même de la logique.

Un autre orateur, croyant, pratiquant, vous dira, sans doute, tout à l'heure avec toute sa conviction, toute sa foi dans le vieux principe « Croissez et multipliez ». Principe d'ordre religieux mais bien peu compatible avec le vœu de la nature, à moins qu'il ne soit complété : Croissez et multipliez avec sagesse et discernement.

Les hommes qui croient, les gens qui ont la foi sont profondément respectables ; nous connaissons, sans doute, de nombreuses familles élevées religieusement où l'on adore les enfants que l'on multiplie sans compter. C'est très respectable et je considère que les hommes sont libres, à condition que la liberté inverse soit aussi respectée. L'économie des naissances n'a rien d'antireligieux ni d'immoral en soi.

Pendant la dernière guerre, j'ai pu observer de très près les conséquences du lapinisme humain. Je l'appelle ainsi

parce que dans un très grand nombre de cas, dans les campagnes par exemple, la procréation n'a plus rien que d'animal. L'idéalisme intéressant auquel je faisais allusion en commençant, disparaît entièrement. Nombre de géniteurs sont obtus, hirsutes, très proches de l'animalité. Trop souvent le père ne fréquente sa femme que dans des circonstances où il ferait mieux de s'abstenir. Toute volupté vraie, raffinée, délicate à laquelle à son insu participe le futur procréé, fait place au vulgaire accouplement. Peu importe au couple qu'il procréé ou non dans des conditions normales et eugéniques.

Qu'observe-t-on alors ? Dans la plupart de ces cas, la mortalité est effroyable et le vœu d'une société équilibrée est loin d'être atteint.

Je voudrais vous citer un souvenir de la dernière guerre qui m'est très personnel.

J'étais mobilisé comme médecin et cette fonction m'a permis dans les départements de l'Ouest de prendre contact avec des familles à multinatalité. J'ai dû examiner toute la classe 16, sur ordre du ministre, qui avait demandé à être renseigné minutieusement sur l'état de chacune des recrues. La pensée qui animait le ministre était de savoir dans quelles mesures les jeunes recrues prématurément appelées offraient assez de garanties, au titre physique et subsidiairement moral, pour être transformées en guerriers. Etaient-elles en mesure de faire campagne convenablement, c'est-à-dire de

mourir dans la plénitude de leur force ? Etaient-elles simplement capables de rester à l'arrière en vivotant sans danger grâce à d'opportunes infirmités ?

J'ai observé là plus de 600 jeunes gens venant de 5 départements de la Normandie et d'autres venant de Paris. J'ai noté que ceux qui venaient spécialement de la Manche donnaient le plus fort pourcentage de multinatalité : recrutement exclusivement rural. Le nombre d'enfants dans ces familles était invraisemblable. On y comptait 19 et parfois 25 enfants et ce grave lapinisme n'était pas absolument l'exception mais je dois ajouter tout de suite que, sur ce nombre, il n'était pas rare de relever une moyenne de 3 à 5 survivants. Hécatombe stupéfiante. Etais-il bien utile de fabriquer tant d'enfants pour un aussi piètre résultat ?

Comment ces enfants mouraient-ils ? Ils mouraient parce que le père et la mère n'étaient pas assez intelligents, assez prévoyants pour pratiquer l'eugénisme. Département de gros alcoolisme : beaucoup de mes jeunes recrues étaient déjà elles-mêmes entachées d'alcoolisme. Il est évident que, après boire, ces malheureux géniteurs faisaient des enfants sans sourciller et, par conséquent, dans des conditions défavorables. Des enfants conçus dans de telles conditions ne peuvent vivre normalement. Ils souffrent du point de vue physique ; ils souffrent et meurent facilement de tuberculose. Quant au moral, est-il nécessaire d'en par-

ler ? Il n'y a pas lieu, du point de vue humain, d'être fier du lapinisme. Il semble plutôt immoral de l'entretenir et de l'encourager. Qui aurait la sottise d'affirmer qu'il est bon de faire des enfants au hasard ? N'est-il pas plus logique, plus rationnel de souhaiter rétrospectivement que 18 enfants sur 25 dégénérés, mal bâtis et mal soignés ne fussent pas venus au monde ou, ce qui est mieux, n'eussent pas été conçus ? J'ai cité ce frappant exemple pour montrer la nécessité de procréer dans des conditions normales, honnêtes et honorables pour nous-mêmes comme pour le couple humain ; honorables du point de vue biologique et philosophique, du point de vue du respect que nous devons à la personne humaine et enfin du point de vue social lui-même, car des enfants, tarés, voués à la vie publique ne peuvent y apparaître que comme des malades, des parasites miséreux et malfaisants. Encore moins pourront-ils remplir un rôle utile.

Il est donc pressant de toujours rappeler que l'Eugénisme s'impose. Je ne pense pas que dans les familles que j'ai citées le père et la mère aient pensé aux conditions sociales dans lesquelles allaient vivre leurs enfants. J'irai plus loin. Assimilables à des animaux, je dis que ces citoyens n'ont pas aimé leurs enfants. S'ils les avaient aimés, ils auraient observé que l'enfant ne dépend pas seulement de ses parents, mais qu'il est par lui-même une individualité envers laquelle on a des devoirs, qu'elle dépend de la so-

ciété toute entière, du milieu, deux facteurs qui sont pour l'unité deux grands ennemis, surtout si les enfants sont mal armés pour la lutte. Donner la vie est quelquefois un crime.

N'est-ce point le moment d'évoquer le spectre de la guerre ? Mais j'y reviendrai pour finir.



N'est-il pas évident que les conditions dans lesquelles les hommes sont appelés à vivre aujourd'hui ne sauraient encourager la procréation ni surtout la nombreuse progéniture ? Quand on crée une famille et que cette famille est appelée à n'être qu'un numéro dans la société, on a le devoir de se préoccuper de la place que remplira ce numéro. La vie est une lutte perpétuelle, une concurrence entre les citoyens, lutte âpre, tyrannique, ingrate pour les faibles qui sont le plus grand nombre. Nous savons aussi que l'homme pourrait vivre en meilleur équilibre si l'égoïsme et le culte du veau d'or n'absorbaient pas les efforts violents des partisans du sauve-qui-peut ! Il faut compter avec la misère, avec le chômage et mille autres conditions déplorable. Partout règne un sentiment de malaise et d'insécurité sociale. Et par surcroît, le mot de guerre est dans toutes les bouches. La dernière boucherie de 1914 a donné, comme héritage, des cataclysmes et des désordres de toute sorte. Une ef-

froyable démoralisation en est le plus clair résultat. Un singulier esprit de mendicité collective semble s'être infiltré dans la masse des citoyens sous prétexte de demander au pays la réparation des sacrifices imposés au cours de la guerre. Equité à coup sûr en principe mais qui dégénère bien vite en humiliante sollicitation quand le niveau de la dignité est en baisse. C'est la course aux pensions. On se demandera bientôt où sont les Français qui ne sont pas quelque peu pensionnés ?

Par fonction, j'ai l'occasion de suivre des commissions d'Assistance et de secours ; le Tribunal des Pensions m'est familier. J'y vois à quel degré d'indignité, nombre de citoyens consentent à se ravalier. Est-il besoin de dire que je ne vise point le malheureux à qui les immondes violences guerrières ont infligé de réels dommages. Il y a des départements dans lesquels la mendicité a été élevée à la hauteur d'un principe ; des villages entiers où tout le monde émarge au budget des dépenses publiques mais dont les recettes retombent comme charges écrasantes sur notre dos.

Cela dénote un état moral inférieur. Peut-on le rêver autrement, comme legs de l'effroyable secousse que fut 1914 ?

Une telle guerre est une maladie sociale dont on guérit avec les plus grandes difficultés.

Les grandes saignées qui sont le fruit des conflits qui ont projeté des millions de citoyens les uns contre les

autres, déterminent des périodes de décadence. C'est naturel. Qu'une maladie soit collective ou individuelle pour peu qu'elle ait été poussée à l'extrême, elle a besoin d'une longue convalescence à supposer que celle-ci ne soit point mortelle. Ce qui succède aux guerres est un curieux état de désorganisation qui sévit tout autant du côté du vainqueur que du côté du vaincu. Si nous sommes des résignés, nous n'en n'avons pas moins l'âme pètrie de regrets et de rancœurs légitimes car jamais personne n'a eu la notion précise de la nécessité d'un pareil mal. Le monde est décalé et la course à l'abîme est évidente. Avant de sombrer, on veut vivre et jouir au jour le jour. Que peut-il arriver demain ? Cela ne nous importe pas. Vivons et jouissons, et cela en vertu du moindre effort. On est sans courage comme sans vertu. Les affaires correctionnelles et criminelles ayant pour base de banales affaires d'argent, encombrant le palais. C'est une honte pour l'humanité comme pour la nation.

Et c'est dans de telles conjonctures que nous penserions faire grief aux citoyens conscients d'économiser les naissances, quand ils ont la perspective de jeter parmi une société marâtre de jeunes hommes bien vivants, ayant bon pied, bon œil, désireux de vivre, forgés pour une lutte honnête et loyale, mais exposés à succomber sous les coups aveugles d'un groupe humain plus proche du loup que de l'homme. Avouons que c'est peu encourageant et que la méfiance est excusable ! Les

visions de familles heureuses sont touchantes et elles peuvent se réaliser, mais il faut, pour ce but, une période moins décevante que celle où nous vivons. Nous ne pouvons pas bâtir joyeusement au sein d'une telle insécurité ?

Et je ne parviens pas à m'assimiler les objurgations obsédantes des rêveurs de familles nombreuses. Leur sincérité efface mal leur rôle involontaire de faiseurs de dupe.



Et, j'en reviens fatalement après ma parenthèse pessimiste dont chacun peut après tout faire librement son profit, à mon grand argument d'actualité. Si le capitalisme, qui nous écrase jour après jour davantage, n'est pas de nature à nous encourager à procréer en abondance, que dire de la guerre ? Je l'ai vécue et vous avez des souvenirs aussi cruels que les miens. J'ai vu mourir des hommes dans la force de l'âge, des hommes qui étaient des pères de famille ; d'autres pleins de sève, prêts à œuvrer généreusement pour le bien de tous et dont la mort inutilement prématurée ne pouvait servir de rien.

Il faut être *costaud* pour être soldat, et c'est ce qu'il y a de plus grave, car c'est là un non-sens. On expliquerait mieux la sélection qui enverrait à l'abattoir les milliers de dégénérés, fils de nos imprévoyances. Mais ces pauvres êtres sont ceux précisément

qui nous restent pour compte en vue de régénérer le pays et de l'aider à réparer ses brèches ! Certes, il y aurait de la cruauté à sacrifier des malheureux qui sont déjà nos victimes et pour qui nous devons être de bons samaritains. Mais la sélection contraire qu'entraînent les guerres permet d'affirmer que la guerre est un immense suicide, un acte de démence collective.

J'ai vu passer sous mes yeux plus de 42.000 blessés ou malades. Des milliers d'autres médecins ont observé les mêmes holocaustes. Si chauvins qu'ils aient pu être, ils n'ont pu échapper à de bien amères réflexions. Et s'ils voulaient se faire les échos des justes doléances que j'ai entendues moi-même de la part des victimes pantelantes, vous auriez une éloquente appréciation de la patrie, telle que les martyrs de la brutalité humaine ont pu la concevoir. La synthèse du citoyen démolé qui gît sous l'arc de triomphe sous le nom de soldat inconnu est un cadavre inutile et ne sera, quoiqu'on fasse, qu'un cadavre. Il serait mieux plein de vie et d'enthousiasme. Que de fois, alors, je me suis posé la question que j'ai à traiter ce soir : *A quoi servent les enfants ?* Et je n'ai pu y répondre que par un mot : *A mourir !*

En vérité, une telle réponse peut-elle convenir indéfiniment à tout le monde, aux pères et aux mères dont on exigerait presque le concours comme reproducteurs ?

Loin de moi la pensée de faire ici du vain sentiment pour cueillir de fa-

ciles applaudissements. Je songe seulement comme vous-mêmes au problème poignant de savoir si les géniteurs qu'implore la collectivité peuvent jouir vraiment d'une mentalité qui pousse à des sacrifices dont on aperçoit si peu l'objet. Car c'est un sacrifice formidable que de verser le sang de ceux que l'on aime sur les champs de bataille. Est-ce vraiment un idéal enviable ? Il en est qui pensent que mieux est de vivre que de mourir pour la patrie ! Et ce courant de vivre emporte aujourd'hui l'opinion, quoi qu'on fasse.



Je voudrais encore marteler ces abominables souvenirs en donnant la parole à un homme plus éloquent que moi-même. A lui de dresser ici même le réquisitoire contre la guerre, au nom de l'enfant qui nous est cher.

Cette citation est de Charles Richet, le grand apôtre de la Paix :

« Il y aura eu dans cette guerre de 1914-1918, plus de 15 millions de morts. Admettons que chacun des morts ne soit pleuré que par cinq personnes, le père, la mère, la femme, la sœur, l'ami. Voilà donc cent millions de douleurs atroces, qui se prolongeront pendant des années et des années. Croit-on que la jeune femme qui vient de perdre son mari, la mère qui a perdu son fils pourront se consoler en un an, deux ans ou dix ans ? Leur vie est désormais empoisonnée. La mort qui a frappé l'être adoré, les a frap-

pées, cette mère et cette épouse, plus cruellement que le soldat tombé. Leur existence sera désormais décolorée, misérable. Et ces malheureuses ne pourront plus rire, ni sourire. Les heures passeront ; les jours, les mois, les années ; mais la torture sera aussi dure qu'au premier jour, ce jour néfaste, où, comme un coup de foudre, cette parole a retenti : « ton fils est mort, ton mari est mort ».

« Quinze millions de morts, ce n'est pas un grand malheur — au moins pour les morts — car les morts ne souffrent pas, ne pleurent pas dans une désespérance prolongée. Quinze millions de morts se réparent par quinze millions de naissances. Mais cent millions d'infortunés, cent millions de martyrs, pour qui toute joie est à jamais tarie ! Voilà l'immense folie humaine. Quels que soient les bénéfices des constructeurs de canons, des banquiers, des mercantis ; quels que soient les patriotiques orgueils des impérialistes triomphants ; quelque flatteuses que soient les croix de fer et les « Légion d'Honneur » prodiguées aux braves, si nous prenions une balance gigantesque et que dans un plateau nous mettions ces décorations et ces bénéfices, et dans l'autre plateau ces cent millions de définitives douleurs, de quel côté pencherait la balance ?

« Mais il faut que le plateau des douleurs soit bien plus colossal encore, si nous voulons y mettre toutes les autres souffrances dues à la guerre. Alors l'énumération devient effarante.

« D'abord vingt millions de blessés ;

c'est-à-dire vingt millions d'hommes, jadis vigoureux, qui, maintenant, tremblant de fièvre, pâles, décharnés, impotents passent des journées et des journées dans les hôpitaux, opérés et réopérés ! Quelques-uns d'entre eux peut-être s'en tireront sans autre dommage que des cicatrices, des lésions nerveuses, des douleurs lancinantes, plus ou moins incurables. Oui il y aura dix millions de non mutilés, mais les dix millions de mutilés... Ils n'ont pas eu, ceux-là, la chance de mourir. Il leur faudra continuer à traîner leur existence ; il y aura à peu près quinze mille aveugles, cent mille borgnes, cinq cent mille manchots, cinq cent mille boiteux. D'autres sont sourds, d'autres atrocement défigurés, d'autres atteints de crises épileptiques, d'autres encore ont les deux bras coupés ; il en est un qui a eu les deux bras, les deux jambes coupées, et qui est presque aveugle. Joli, très joli spectacle.

« Ces dix millions de mutilés, que la charité publique sera forcée de soutenir, représentent l'épanouissement d'une civilisation humaine vieille de trente siècles. Voilà à quoi auront abouti ses efforts.

« Puissent-ils ces héros vivre longtemps et longtemps encore, pour attester, par leur seule présence, l'effroyable et sacrilège bêtise de l'espèce humaine » (1).

Et maintenant, mes chers amis, si nous pouvions seulement nous dire

(1) CH. RICHET, *Pour la Paix*, Ficker édit. Paris, p. 97.

qu'après une telle hécatombe le terrain est libre et que nous allons vivre en paix ; si nous pouvions dire à nos compagnes : calmez vos inquiétudes ; procréez tranquillement ; vos enfants seront heureux ; de cette dernière guerre, la vraie dernière, est sortie une ère de fraternité humaine, une véritable hypertrophie du cœur humain ; la vie, au moins de vos enfants, est désormais assurée, le problème vibrant abordé ce soir recevrait sa réponse naturelle et logique : A quoi servent les enfants ? A vivre et à œuvrer pour tous, dirions-nous avec joie.

Mais est-ce qu'il en est ainsi ? On parle, à l'heure actuelle, et fortement, de la guerre : ni les esprits ni les cœurs ne sont pacifiés. Les journaux, les livres font miroiter à nos yeux d'inquiétants horizons, quand les larmes sont à peine séchées. Il ne faut pas demander aux créateurs de vie, plus qu'en droit naturel ils ne peuvent donner.

Pour être disposé à fonder une famille, il faut compter sur la sécurité. Un jeune ménage doit voir l'avenir en rose : il doit éclore lui-même dans un espoir de prospérité. Les temps sont-ils faits pour nous encourager à procréer ? Je fais toutes réserves. Beaucoup diront : j'aime mes enfants, mais je préfère m'en priver si après leur avoir donné ce qu'il y a de meilleur en moi, ma force, ma vigueur, ma tendresse ; si après avoir échafaudé sur eux un avenir rayonnant, je suis destiné à les voir mourir au premier jour !

Ces derniers propos peuvent donner à réfléchir.

Je sais que je m'adresse à des hommes qui pensent, qui ont un idéal, et je suis convaincu que les idées que j'ai présentées, ce soir, ne seront point des encouragements à d'aveugles procréations. Peut-être attendiez-vous d'un médecin qu'il vous parlât de tâches pratiques anticonceptionnelles ou de celles qui touchent à l'avortement ?

A Dieu ne plaise, et j'aurais de vous, de votre *libido* (suivant l'expression des psychanalystes), une blessante opinion. Ce terrain n'est pas de mon domaine parce qu'il se recommande uniquement de la conscience et de la liberté de chacun. La liberté doit être respectée. A l'homme libre de savoir en quelle voie il s'engage et dans quelle mesure il lui appartient de restreindre ses ébats pour mettre d'accord son idéal moral et social avec les désirs de sa nature matérielle.

Mon rôle, ici, que je soulignerai encore, en terminant est de rappeler que la vie humaine est sacrée, que nous devons avoir pour l'être humain une profonde considération ; que tous nos soins doivent tendre au triomphe de l'intelligence et de la beauté corporelle, parce que nous voulons être les pionniers d'une humanité meilleure, construite surtout sur des assises fraternelles. Je sais à qui je m'adresse ; je sais que ces idées sont les vôtres, je n'ai pas besoin d'avoir entendu vos approbations pour savoir que nous sommes d'accord.

Je sais toute la part que vous faites

à l'idéal humain et je sais l'étendue du sacrifice que vous êtes prêts à lui consentir. Cet idéal je ne le répudie pas malgré mon âge avancé. Je le servirai encore en répétant sans cesse : respectons la vie et faisons-là respecter par tous.

A la société égoïste, proposons un marché ; avec elle, signons un pacte : qu'elle nous donne une vraie Paix, elle aura des enfants !

DOCTEUR LEGRAIN.

*Médecin en chef honoraire des asiles d'aliénés de la Seine, membre du Conseil supérieur de l'Assistance Publique.*



### A nos Lecteurs

Après la lecture de cette modeste brochure, donnant le texte complet de l'excellente conférence faite par le Docteur Legrain, aux « *Causeries Populaires* », vous aurez certainement le désir de connaître et d'apprécier l'œuvre de cet éminent savant qui a consacré sa vie à la lutte contre les fléaux sociaux et, en particulier, contre ceux qui dégradent le plus l'espèce humaine : l'alcoolisme et les stupéfiants.

Nous nous ferons un plaisir non seulement de procurer à ceux des lecteurs qui en feront la demande les ouvrages publiés par le Docteur Legrain, mais encore de leur accorder une réduction sensible sur le prix de vente courant, après entente avec l'auteur.

La revue « *Controverse* », qui publie cet opuscule, donne dans chacun

de ses numéros le texte de deux conférences, le plus souvent contradictoires, sur les sujets les plus divers. Philosophie, religion, art, science, médecine, sociologie, rien ne lui est indifférent. Elle met en discussion *parallèlement* des idées ou des faits laissant au lecteur la faculté de choisir entre les thèses développées.

« *Controverse* » est une formule neuve et originale qui ne fait double emploi avec aucun des périodiques actuels.

« *Controverse* », enfin, est à la portée de tous car, grâce à la gratuité de sa rédaction et de son administration, l'abonnement pour une année n'est que de dix francs ; aussi, pensons-nous trouver en vous, lecteur, un abonné d'abord, un propagandiste ensuite. Vous trouverez aux pages 30 et 31 le *Sommaire des deux premiers numéros* ; le troisième va paraître sous peu et contiendra entre autre une conférence sur : *Jésus*, faite par *Han Ryner* avec contradictions de l'*Abbé Candillon* et de *Lazare Rachline*.

Il nous paraît superflu de vous souligner plus longtemps l'intérêt de notre revue, dont la collection a sa place dans votre bibliothèque ; aussi, si nous vous avons convaincu, remplissez le bulletin d'abonnement que vous trouverez à la page 32 et adressez-le nous au plus tôt car le tirage des premiers numéros a été malheureusement limité.

## OUVRAGES DU DOCTEUR LEGRAIN

### CAUSES PSYCHOLOGIQUES DE L'ALCOOLISME

Un beau volume de 276 pages, in-octavo sur beau papier.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Prix marqué : 25 fr. Envoyé franco recommandé contre ..... 20 fr.

### LES GRANDS NARCOTIQUES SOCIAUX

*Première partie* : L'Opium ; Le Tabac ; L'Alcool. — *Deuxième partie* : Un stock de préjugés ; l'Ivresse et les ivresses ; Les ivresses collectives ; Ivresses et dégénérescence. — *Troisième partie* : Conscience et individualisme ; Question de méthode ; Comptabilité utile ; Pasteur et les temps nouveaux ; Vive la vigne ; Contre-prohibition ; Contre-prohibition et contrebande ; Conclusions. — *Appréciations*.

Un fort volume de 460 pages, marqué 20 fr. Envoyé franco recommandé contre ..... 14 fr. 50

### VERS UN APOSTOLAT SOCIAL

Une plaquette franco rec. . . . 4 fr. 50

### MYSTICISME ET FOLIE

Une brochure franco ..... 1 fr. 50

Les deux volumes, la plaquette et la brochure, adressés ensemble franco recommandé ..... 35 fr.

## CONTROVERSE

CAHIERS LIBRES  
D'ÉTUDES SOCIALES

publiés sous la direction de  
Simonne LARCHER et Louis LOUVET

Rédaction-Administration :  
19, rue de l'Atlas, Paris-19<sup>e</sup>  
Chaque numéro : 3 francs

### ABONNEMENTS

Un an (4 cahiers) : 10 francs.  
Extérieur : 12 francs.

Adresser les fonds *nominativement* à  
LOUIS LOUVET

19, rue de l'Atlas, Paris-19<sup>e</sup>  
Chèque Postal : Paris 880-87

(Voir Bulletin d'abonnement page 32.)

### SOMMAIRE DU N° 1

*Peut-on croire encore au progrès ?*  
Ch.-Aug. Bontemps. — *L'Eglise et les antipodes*, Han Ryner. — *En parallèle : Faut-il châtier ou soigner les criminels ?*  
Huguette Cahen et Simonne Larcher. — *La Croissance en Dieu*, conférence de Ch.-Aug. Bontemps avec la contradiction des abbés Candillon et Magne. — *La page des enfants : Iauti le Roué*, conte de Jean Rosnil. — *Colonies*, Docteur Legrain. — *Les Arts : Indépendants 1932*, Roger Le Baron. — *La Femme et l'Amour*, conférence de Jean Marestan, avec les opinions de Jeanne Humbert, Léon Frapié, Odette Dulac et Mauricius. — *En bouquinant*.

### SOMMAIRE DU N° 2

*En parallèle : Les femmes doivent-elles voter ?* M<sup>e</sup> Andrée Lehmann, Sébastien Faure, M<sup>e</sup> Kraemer-Bach, Doctoresse Pelletier, Pauline Rebour, Simonne Larcher. — *La cruauté de l'Eglise*, L. Barbedette. — *Alcoolisme et Tuberculose*, D<sup>r</sup> Fillion-Roux. — *Jésus, Karl Marx, Gandhi*, exposé de MM. Raymond Offner, Robert Jospin, Raymond Duncan et Charles Rappoport. — *La page des enfants : Blanc-Blanc le Merle Blanc*, conte de Jean Rosnil. — *Cultes naturalistes et religions spiritualistes*, Jeanne Dervil. — *Les arts : En marge du salon 1932*, souvenirs sur Pertuiset, modèle de Manet, par Roger Le Baron. — *A quoi servent les enfants ?* conférence du D<sup>r</sup> Legrain. — *En bouquinant*.

..... A détacher ou à recopier .....

### **Bulletin d'Abonnement**

*Je vous adresse par mandat ci-joint (ou par chèque-postal) la somme de  
DIX FRANCS pour un abonnement de un an (4 cahiers) à CONTROVERSE,  
cahiers libres d'études sociales.*

*Cet abonnement partira du N° .....*

*Nom et prénoms .....*

*Rue .....*

*Localité .....*

*Département .....*

Envoyer les fonds à M. Louis LOUVET, 19, rue de l'Atlas, Paris (19°)  
Chèque postal 880-87 Paris

Le gérant : LOUVET.

Imp. M. Blondin, 24, rue Gardinet, Paris (17°).